

Jour 1 : La pauvreté, matière brute

22 mars 2013

11:45

Illich & la pauvreté :

Thierry Paquot sur Ivan Illich et la pauvreté (interview vidéo, 20 mn). Le philosophe Thierry Paquot présente les réflexions d'Ivan Illich sur la pauvreté dans le monde moderne, la contre-productivité des institutions et le cercle vicieux de l'idéologie de la croissance.

Illich and Poverty

"Thierry Paquot about Ivan Illich and poverty" (video, interview, 20'). Philosopher Thierry Paquot introduces the views of Ivan Illich on modern poverty, the counterproductivity of the institutions and the vicious circle of the ideology of economic growth.

ILLICH & LA PAUVRETE

THIERRY PAQUOT / FR

Philosophe. France. Fondateur de l'Institut d'urbanisme de Paris – Université Paris 12. Il est conférencier invité à La Cambre (Bruxelles) et au sein du département d'urbanisme de la faculté d'architecture de Venise. Il est éditeur de la revue *Urbanisme* depuis 1994, membre du comité éditorial d'*Esprit* et de la *revue du MAUSS*. Il collabore au *Monde diplomatique* et a la charge scientifique du programme « La forme d'une ville » (Forum des images - Paris).

Le prêtre

Ivan Illich est né en 1926 et il meurt en 2002. Il naît à Vienne, il meurt à Brême. On est donc là dans l'univers germanique, qui est finalement le sien, même si très tôt, il a conscience de ne pas avoir de langue maternelle. Je me suis aperçu à quel point, effectivement, Ivan Illich est avant tout – le mot est horrible – le produit d'une culture chrétienne. Cela n'aurait pas été le même Illich, par exemple, s'il avait été musulman ou s'il avait été juif dans sa culture familiale, dans l'apprentissage des langues et des rites. Il est donc prêtre, ne l'oublions pas. Il fait le séminaire et il est très tôt repéré comme étant un brillant sujet. On le destinait même, pourquoi pas, à être pape, et finalement ça ne l'intéresse pas. Il n'avait pas du tout envie de faire une carrière ecclésiastique au Vatican et il demanda de prendre un peu le large et d'aller aux États-Unis pour mener un

travail universitaire à Princeton. En arrivant à New York chez des amis de ses parents, il découvre la communauté portoricaine. Là, il est absolument séduit, il dit : « Moi je reste là ! » et demande – ce qui va étonner tout le monde évidemment – à être nommé prêtre de cette paroisse que personne ne voulait, paumée dans le quartier le plus pauvre de New York. En quelques années, il va découvrir effectivement qu’il y a une transformation culturelle fondamentale entre le Portoricain à Porto Rico et le Portoricain déplacé, en migration, ou en exil – les termes sont importants – à New York. Si bien qu’il va partir à Porto Rico et devenir le vice-recteur de l’université de Porto Rico, où il va imaginer de concevoir une autre université pour tous, mais d’où il va être condamné à partir. Il sera chassé de l’université et par conséquent, il va prendre une année. Il va prendre une année à marcher, à prendre l’autobus, et il va traverser l’Amérique latine pendant une année.

Pauvreté vs misère

Le Moyen Âge l’intéresse beaucoup : souvent il disait qu’il était le contemporain de Hugues de Saint-Victor, qui est un moine du XII^e siècle, l’auteur du premier ouvrage intitulé *L’Art de lire*. Pour lui, cette période-là était importante. C’est aussi la période où les ordres mendiants s’installent dans les villes, c’est un moment où le pauvre a sa place partout. Alors, il faisait une distinction très marquée entre le pauvre dans les sociétés du passé mais aussi dans les sociétés présentes, des pauvres qui avaient leur place, qui avaient leurs emplacements dans la ville. Du reste, il m’avait expliqué que le mot SDF, « sans domicile fixe », était très récent évidemment et qu’au XV^e siècle, par exemple, en France, on appelait ceux qui n’avaient pas de maison les « demeurant partout ». Donc, on sent bien que demeurer partout, c’est être accueilli partout et que donc le pauvre a un statut – pour le dire un peu brutalement – que le misérable n’a pas. Ce n’est pas par hasard si Victor Hugo appelle son œuvre la plus politique, enfin, une des plus contestataires, *Les Misérables*. C’est qu’effectivement là, ce sont des gens qui n’ont plus rien. La misère qu’on va examiner dans notre propre société au XXI^e siècle – c’est-à-dire le fait d’être au chômage, le fait de ne plus avoir d’aides sociales, etc. –, cette misère totale n’est pas la pauvreté. La pauvreté permet une certaine richesse, c’est la richesse de ce tissu de solidarités dans lequel on peut trouver une place. Bien sûr, ce n’est pas une place forcément très confortable, mais elle exclut, j’allais dire, la précarité. La misère d’aujourd’hui n’est pas la pauvreté d’hier.

La contre-productivité

La thèse centrale d'Illich est que toutes les institutions, à un moment donné de leur développement, se retournent contre leur propre finalité. L'école, à un moment donné, en se développant – vous voyez, le terme lui-même est là –, se retourne contre sa finalité : l'école désapprend, le transport en commun ralentit, est chronophage, la santé ne vous guérit pas mais vous rend malade, etc. Ce qu'il appellera donc plus tard la contre-productivité est une notion qu'il va mettre au point avec Jean-Pierre Dupuis, qui est français, et qui va le rejoindre à ce moment-là à Cuernavaca. Il ira régulièrement pendant plus de dix ans, une ou deux fois par an, à Cuernavaca. Cuernavaca, moi je n'y suis jamais allé, mais j'ai essayé de reconstruire l'ambiance et c'est un peu aussi, d'une certaine manière, une abbaye. Une abbaye sans hiérarchie religieuse. L'abbaye est devenue évidemment laïque. Mais c'est un lieu qui peut être fermé parce que c'est un lieu d'étude, un lieu où on vit ensemble, on vit avec l'autre, on dort là, on partage le repas et puis on critique le monde, on refait le monde. Dans cette abbaye religieuse que l'on pourrait dire « laïque », il y a toute une série de militants internationaux, de contestataires de cette époque-là qui vont s'y donner rendez-vous, et quand on regarde les archives, on est étonné de voir que les principaux leaders de l'opposition des États-Unis, de l'Italie, des syndicalistes, les Français, etc., sont passés par Cuernavaca.

Le développement ne peut produire que du développement

Illich va prendre comme objet d'étude le développement et le sous-développement. Il faut se remettre dans le contexte de cette époque. Le président Truman, au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, voit bien qu'il y a un danger. On est dans un contexte de guerre froide, de blocs qui s'affrontent, avec le bloc capitaliste qui est celui de la liberté et qui désigne le bloc soviétique comme étant celui du Goulag et de l'enfermement. Mais en même temps, le bloc socialiste a réussi à convaincre énormément de populations, surtout dans les pays colonisés, encore colonisés ou en voie de décolonisation, donc il y a une montée du danger communiste du point de vue des Américains et le président Truman en déduit que pour contrer cette extension de la contestation communiste et marxiste, il faut créer une *middle class*.

C'est-à-dire qu'il faut créer des classes moyennes qui ont quelque chose à perdre dans la révolution socialiste en marche. Cette classe tampon ne peut naître que si on redistribue de l'argent dans ces pays du Tiers Monde – qu'on n'appelle pas encore le Tiers-monde mais peu importe –, où il y a énormément de gens pauvres. On n'en est pas encore à la misère produite par le capitalisme. C'est donc cela le point de départ de la notion de développement, c'est ce qu'il faut développer, c'est-à-dire qu'il faut doter ces pays d'un certain nombre d'institutions, d'un certain nombre de capacités de production et de mise en

valeur des richesses locales – même si ensuite on les détourne au profit de consortiums internationaux qu'on appellera les « multinationales ». Mais à ce moment-là, l'idéologie va produire un certain nombre d'ouvrages, je pense en particulier à un texte d'un conseiller économique de Kennedy qui s'appelle Rostow. L'ouvrage s'intitule *Les étapes de la croissance* mais le sous-titre américain c'est : *Un manifeste non communiste*. On voit bien que dès le départ, il annonce la couleur : il explique qu'il y a cinq étapes de la croissance et que la cinquième – évidemment la meilleure –, c'est l'économie capitaliste de marché nord-américaine. Il y donne des critères pour passer d'une étape à l'autre. Il y a des critères, et ces critères sont fondamentalement quantitatifs. C'est tant de médecins par habitants, tant de téléphones par habitants, tant de cliniques par km², tant de voitures, etc. Évidemment, on va dire : « Ah tiens, là, ils sont moins développés que là puisqu'ils ont moins d'automobiles par habitants à tel endroit ; donc, pour qu'il en y ait plus, il faut créer un marché », etc. On voit donc bien qu'il y a tout un processus économique qui prend le pouvoir.

Dans un système productiviste, le développement ne peut pas produire autre chose que du développement, sinon il s'arrête. Le développement fondamentalement est pervers, c'est qu'il est toujours en train de faire croire qu'il est indispensable de se développer, sinon on est dans la récession. Mais ce n'est pas conscient, ce n'est pas le méchant capitaliste qui décide cela comme ça, c'est tout un ensemble de mécanismes dans l'ensemble des sociétés qui font qu'on va démoder, c'est-à-dire qu'on va accélérer la rotation des modes, fabriquer de l'obsolescence, comme le dit très bien Serge Latouche aujourd'hui. On va donc vers l'obsolescence programmée, où l'usure n'est plus l'usure naturelle d'un pantalon, ou d'un couteau, ou d'une automobile, ou d'un ordinateur. On vous dira par la publicité, par exemple : « Vous avez un ordinateur qui a trois ans, vous n'êtes plus dans la bonne génération, vous n'êtes plus performant. Il faut changer. » Après, on a des cimetières gigantesques d'écrans d'ordinateurs ou de téléphones portables et on ne sait qu'en faire. Donc cette sorte de surconsommation-là, c'est la phase ultime de développement capitalistique, c'est-à-dire que c'est un capitalisme qui ne peut plus revenir en arrière. Il s'agit véritablement – et Illich en est un peu un précurseur – de rompre avec cette logique de la croissance pour la croissance, qui devient du coup une décroissance. La décroissance n'est pas une absence de croissance, c'est un changement d'organisation même de la société. Pour revenir à Illich, il est dans les années soixante convaincu que cette manière de concevoir le progrès et de le légitimer est une route pavée d'obstacles et de difficultés et ne peut que conduire, effectivement, à un incroyable gaspillage planétaire, et que dans ce gaspillage planétaire, qui est programmé, les institutions jouent un rôle contre-productif. C'est cela qui est tout à fait intéressant, alors même que chacun pense que c'est bien.

Que faire ?

Le problème est le suivant – enfin, à mon avis –, d’abord, c’est qu’Ivan Illich ne donne pas de recettes. C’est le premier point, je le vois bien dans des conférences, quand j’explique cela, ça gêne des gens qui sont au départ plutôt intéressés par Illich. Ils se disent : « Zut, zut alors, il n’est pas écologiste, il n’est pas vraiment décroissant, il n’est pas quelqu’un qui nous ouvre des voies », il est plutôt dans la posture de celui qui élabore une critique, une critique qui est tellement radicale qu’à un moment donné, on peut arriver à une forme de déception. Parce que, souvent, on cherche une issue quand même, on cherche des solutions à la fameuse question : « Que faire ? » Donc c’est bien de critiquer mais « qu’est-ce que vous voulez faire à la place ? Bon, d’accord, plus de voitures, ok, mais comment se déplace-t-on ? » Illich, lui, ne répond pas à cela, il faut être honnête, ce n’est pas son intention, ce n’est pas cela son travail. *Une Société sans école* – et cela, on va le lui reprocher plus tard – est un de ses rares livres où il s’essaie à faire des contre-propositions. On n’aura pas cela quand il fait la critique du système de santé, il ne dit pas : « Imaginons une maternité plus cool, plus sympa », ou je ne sais pas quoi, non. Dans *Une Société sans école*, effectivement, il dit qu’on peut faire une école hors les murs qui serait une école de mise en réseau finalement, et donc, si tous les enfants avaient accès à un ordinateur, qui n’était ni portable à l’époque, ni individualisé, à ce gros système de cartes partiellement perforées, on pourrait au moins mettre en commun toute cette culture et donc, du coup, cela ne serait pas une culture avec des livres qui coûtent de l’argent, et puis il existe des manipulations et du transport, Internet n’existe pas, mais par des réseaux on pourrait déjà faire circuler ces informations. Il avait donc cru, enfin, il avait défendu cette idée. Par la suite, il sera très prudent, il ne donnera plus jamais d’exemples précis de solutions à expérimenter. L’enjeu d’Ivan Illich, ce qu’il choisit, ce sur quoi il mise, c’est toujours l’acquisition d’une plus grande autonomie. Si je ne peux pas réparer cet outil, alors il n’est pas convivial.

Extrait vidéo :

Jean-Marie Domenach et Ivan Illich, « Un certain regard », ORTF, 1972

Lien de l’Ina où on peut acheter l’intégralité de l’entretien de Jean-Marie Domenach avec Ivan Illich (57’ / 2,99 euros) :

<http://www.ina.fr/video/CPF86658011/ivan-illich-video.html>

« Et je crois qu’il faut plutôt chercher dans le message évangélique l’inspiration, le courage, le sens de l’humour, le sens de la relativité des choses, la peur de

Dieu. Je t'explique ce que je veux dire, ce dont nous avons discuté, c'est la nécessité de fonder la survie du monde sur une nouvelle politique qui cherche des accords majoritaires sur ce qui est assez bon, assez vite, dans cette vie. Je parle de la pauvreté d'esprit dans le sens le plus profond parce que c'est aux pauvres d'esprit que sera cette terre, nous dit l'Évangile. Il y a une étrange convergence entre la béatitude de la pauvreté si on la comprend dans ces termes politiques desquels nous discutons ici et ce que la raison nous fait voir comme inévitable pour qu'on survive dans un monde dans lequel l'homme est devenu presque tout-puissant. Et un grand théologien du XVI^e-XVII^e siècle, commentant la somme de saint Thomas sur la relation entre la béatitude et les dons du Saint-Esprit, montre comment saint Thomas désigne la crainte de Dieu comme base de la béatitude de la pauvreté. Il ne s'agit pas de la crainte qui est servile : "j'ai peur de toi parce que tu pourrais me battre", mais de la crainte qui est amicale : "je ne veux rien entre toi et moi, la peur des choses qui pourraient m'empêcher d'être en contact avec toi". Elle est vraiment la base de cette pauvreté, de cette nécessité de limite supérieure qui doit devenir directrice pour une politique maintenant. Tu peux dire que c'est de l'utopie, je t'ai dit non, mais que ce soit une croyance dans l'essentielle bonté de l'homme, même s'il est gravement blessé, oui. »

Pour une histoire du non-travail

Management en français, ça vient de l'anglais, souvent on le prononce comme cela, on dit *management*. Mais en fait, le mot anglais vient du français. Donc, le mot, le verbe anglais *to manage*, en français, vient du manège de chevaux, c'est le lieu où l'on dresse les chevaux. Le *management*, c'est donc pour dresser, finalement, et le « ménagement », c'est pour prendre soin. On peut imaginer une administration des choses et des gens – pour prendre le sens plus ancien de *management* – en les ménageant et par conséquent, on créerait d'autres types de relations interpersonnelles qui seraient peut-être moins hiérarchisées, qui seraient peut-être plus souples, plus attentives à l'autre, etc. Cela, pour moi, c'est tout petit, mais c'est une avancée illichéenne.

J'ai toujours eu envie, je le ferai peut-être un jour, d'écrire une histoire de mon travail ; parce qu'on a plein de livres sur l'histoire du travail, l'histoire des travailleurs, et puis on le féminise : l'histoire des travailleuses, et on dit : c'est vachement bien. Non. Non, ce n'est pas bien, moi cela m'intéresse d'apprendre auprès de tous ceux qui n'ont pas travaillé ou qui se sont refusés au travail. Je pense que le travail, *tripalium* en latin, c'est quand même un instrument de torture. Le travail est une malédiction. L'ouvrage, œuvrer, voilà ce qui est la finalité de la vie humaine. Par conséquent, si on n'a plus cette capacité d'avoir un emploi sur au moins 30 ans, c'est une insécurité, je le reconnais, c'est certainement très difficile à vivre, mais c'est en même temps, pour moi, une certaine chance : parce que ça veut dire qu'on peut peut-être imaginer d'autres

formes de coopération, on pourrait peut-être inventer, expérimenter des coopératives de travail où on échangerait du travail précisément. Parce que, contrairement à ce qu'on dit, le travail ce n'est pas la santé. C'est aussi l'usure, une grande fatigue, une routine et je pense que ça, moi, ça ne me choquerait pas, je ne sais si j'y arriverais parce que je suis plus vieux et puis j'ai eu un autre milieu, un autre environnement dans ma formation, mais ça ne me choquerait pas de faire deux, trois métiers différents, soit simultanément, soit séparément.

Quand j'ai commencé à travailler sur la quotidienneté, j'ai essayé de comprendre pourquoi et depuis quand il y avait cette trilogie : huit heures pour dormir, huit heures pour travailler, huit heures pour vaquer à diverses occupations, et puis cette autre trilogie en France, c'est : l'adolescence, la vie active et la retraite. Voyez la vie active, c'est un mot horrible. On est actif quand on est jeune aussi ! Et puis la retraite, c'est un terme du vocabulaire militaire, c'est la déroute, donc c'est terrible ! C'est pourquoi j'avais écrit un papier pour demander une année de retraite à mes 18 ans, une autre vers 30 ans et même 2,2 ans de retraite tout de suite : une retraite à la carte, sur toute la longueur de l'existence.